

MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

Par Claude JEANBLANC

Note pour mon petit-fils

Tu sais, mon Cigalon, que je révère le calembour. Pour moi, c'est un noble art, car en plus d'une expression de liberté, c'est aussi la première marque de cette *bisociation* créatrice (décrite par Arthur Koestler) qui m'est si chère.

Il faut donc que je te parle d'Alphonse Allais, normand comme Flaubert, Maupassant ou Maurice Leblanc, et né à Honfleur, le même jour que Rimbaud. Deux fois par semaine, il écrivait dans *Le Chat Noir*, *Le Journal* ou *Le Sourire*, des contes ou des chroniques dont la chute était le plus souvent un *hénaurme* calembour. Il a tout inventé. Il est à l'humour français, ce que Méliès fut au cinéma. L'œil triste sous son canotier incliné, la moustache tombante, ce grand gaillard, qui se prétendait anglophobe, avait l'air d'un gentleman et mourut en 1905 dans une chambre de l'hôtel *Britannia*, en face de la gare Saint-Lazare. Il n'avait qu'une tête de turc, Francisque Sarcey, le critique dramatique du *Temps* et notable, qu'il se délectait à mettre en scène dans les situations les plus scabreuses. Notamment cette fois, où il lui prête un aventure torride avec une demoiselle de petite vie alors que le wagon de chemin de fer qu'ils partagent est plongé dans l'obscurité en traversant le tunnel sous la Manche. Tu trouveras, mon Cigalon, toutes ses œuvres sur mes étagères. Il a enchanté mon adolescence. Lis-le, sans faute, car il y a plus dans son ciel et sur sa terre et au fond de ses bocks que dans toute la philosophie de B.H.L. Je lui dédie ce pastiche (ainsi qu'à l'inénarrable Viviane Forrester).

*I think that maybe in every company today there is
always at least one employee who is going crazy slowly.*

Joseph Heller

Je commence par déclarer à la face du monde que l'histoire ci-dessous n'est pas sortie toute tressaillante de ma torride imagination. Je n'en garantis aucunement l'authenticité, et même à vous dire vrai, elle me paraît plutôt dure à avaler. Voici, pourtant, la lettre, que je reçus à mon bureau du *Sourire* :

Monsieur et incontesté maître,

Je tiens à vous réserver la primeur de cette mésaventure, certain d'avance que vous lui ferez l'accueil qu'elle mérite, tant au point de vue scientifique qu'humanitaire. Nul plus que vous, en effet, monsieur (*Ici des compliments mérités à la fois et excessifs.*)

Responsable des Services Généraux à la Société B.H.L., je fus appelé le 4 novembre par la secrétaire du service commercial. Leur photocopieuse avait un comportement bizarre. En effet le papier sortait, humide, marbré de traînées rougeâtres. Rapidement la machine se bourrait et cessait de fonctionner. Je fis venir la compagnie de service qui nous la loue. Le technicien dut faire une révision complète. À l'évidence, quelque maladroit avait renversé un liquide poisseux et douceâtre, probablement légèrement alcoolisé.

Ce genre d'incident fait partie de la négligence ordinaire qui caractérise, aujourd'hui, le travail salarié et je n'y aurais pas attaché autrement d'importance, si le 9 novembre, il ne se fut reproduit, cette fois au département des ressources humaines. Là, encore, le bac de papier était trempé. Visiblement, nous avions à faire à un sabotage.

Laissez-moi vous dire, cher maître, combien une entreprise est démunie devant une telle attaque dont la sournoiserie n'égale que la lâcheté. Le comité d'entreprise et les syndicats répugnent à la surveillance caméra (nous ne pouvons surveiller que les accès, certains couloirs, et en aucun cas faire d'enregistrement). L'*omerta* est la loi d'airain du prolétariat. Porter plainte ne sert à rien. Il faut donc faire le gros dos et se résigner, espérant que le hasard permettrait de surprendre l'employé malveillant, à moins qu'il ne se lassât lui-même.

Hélas, le 11 novembre, c'est la belle copieuse couleur de la Direction qui fut frappée par notre terroriste. Cette fois, le liquide était blanc quoique toujours alcoolisé et sucré.

Le vendredi 12, ce fut le tour de la machine du Service Courrier. Liquide rouge à nouveau. Visiblement, les choses s'accéléraient. La Direction, perdant patience, me fit des remontrances, qui pour être voilées, n'étaient pas moins blessantes.

Pire, en arrivant le lundi matin, nous trouvâmes, inondée la copieuse de la Production. Evidemment, nous tenons une main courante des employés qui travaillent la nuit ou le week-end. On doit signer un registre et indiquer les heures d'arrivée et de départ ; des vigiles circulent dans les couloirs déserts. Mais, avec le personnel de nettoyage, il faut compter avec une population d'une soixantaine de personnes, et cela ne simplifie pas vraiment le problème.

Vous comprenez, cher maître, mon désespoir. Je n'entrevois pas de fin à mon calvaire.

Et en effet, notre agresseur récidiva le 17 et encore le 18. Cette fois, *adding insult to injury*, comme on dit dans l'idiome de Shakespeare, c'est à la petite photocopieuse de ma propre secrétaire que l'on s'en prit !

Que faire, Monsieur ? Que faire ? Car la société des honnêtes gens est désemparée contre le crime aveugle et sauvage.

En reprenant le travail, le lundi 22, je m'attendais au pire. Mais, à mon grand soulagement, je constatai qu'il ne s'était rien passé. Ce répit fut de courte durée. Le 23, deux copieurs furent frappés au Bâtiment-1. Le 25 et 26, trois machines au B-5. Si cela continuait, la compagnie serait paralysée. La surveillance faisant, avec la sécurité des employés et l'entretien des installations, partie de mes prérogatives, le PDG me fit comprendre qu'il se demandait à quoi je servais. Abattu, je rentrai dans mon bureau, envisageant déjà le pire.

Le lundi 29 novembre, le cauchemar cessa aussi brutalement qu'il avait commencé. Mon portable sonna. C'était Duchemin, mon deuxième électricien :

- Chef, venez vite, au B-1, au Marketing !

Je me précipitai. Je n'oublierai jamais le spectacle qui m'y attendait. Fendant le cercle des collaborateurs attroupés à l'entrée de la salle de conférence, je vis M. Dubois-Dontonfay-Lesflutes, notre sous-directeur à l'exportation, échevelé, le regard halluciné, la bave aux lèvres, la cravate arrachée, versant du Martini dans le photocopieur à côté du rétroprojecteur, hurlant entre deux spasmes convulsifs d'un rire dément :

- Martini on Xerox ! Martini on Xerox !

Car, monsieur, ce cadre surmené, cerné par les exigences toujours plus pressantes et inhumaines de la Direction, des fonds de pensions rémunérant les insatiables veuves anglo-saxonnes et de la Mondialisation dévorante, avait fini par craquer. Et il s'en prenait, dans sa folie, à Xerox, comme José Bové, le cénobite du Larzac, à McDo. Le SAMU emmena le malheureux qui succomba après une brève lutte. Et tandis qu'on l'attachait sur une civière, et qu'on relevait sa manche pour lui injecter quelque sédatif, il criait encore, se débattant comme un possédé :

- Martini on Xerox !

C'était insoutenable.

Recevez, incontesté maître ..., etc., etc. (Ici des compliments mérités, mais fort capables d'assommer toute une portée de rhinocéros adultes non prévenus.)